Document généré le 16 avr. 2024 20:24

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Emmanuel Carrère
Quand la réalité dépasse la fiction

Hélène Gaudreau

Numéro 81, hiver 2000–2001

URI : https://id.erudit.org/iderudit/20801ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Gaudreau, H. (2000). Emmanuel Carrère : quand la réalité dépasse la fiction. *Nuit blanche*, (81), 6–8.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Emmanuel Carrère Quand la réalité dépasse la fiction

Par
Hélène Gaudreau

Uchronie est forgé sur le modèle d'utopie
(au sens étymologique de « hors du lieu ») et signifie
littéralement « hors du temps ».
Un récit *uchronique*
est en quelque sorte l'Histoire revisitée.
Le point de départ peut être une question que l'on se
pose ou un fait historique dont on aimerait qu'il soit
faux : et si Napoléon avait vaincu à Waterloo ?
Celui qui croit à une erreur de l'histoire
(ou plus simplement celui qui aime jouer avec
les hypothèses) peut ainsi s'amuser à « corriger »
le cours des événements et – c'est là où
le plaisir commence vraiment ! –
à imaginer toutes les conséquences
que ce changement aurait entraînées.

Au quotidien, la propension à ce jeu intellectuel conduit à rêver sa vie au conditionnel passé au lieu de la vivre. Que serait-il arrivé si on avait fait telle chose au lieu de telle autre, si on avait épousé celui-ci plutôt que cet autre, si on nous avait refusé cet emploi que l'on exècre à présent ou si on avait échoué à cet examen sur lequel reposait toute notre carrière ?

La fiction, outre qu'elle soit presque par définition de l'uchronie, fait parfois de cette idée le thème central du propos. Ainsi du protagoniste du film ***Un héros très discret*** de Jacques Audiard, qui réussit à s'inventer un passé de résistant, ou d'un personnage de Daniel Poliquin dans la nouvelle « Le canon des Gobelins », qui devient professeur d'université sans avoir un seul des diplômes requis.

De la fiction à la réalité

En 1986, Emmanuel Carrère a consacré un essai fantaisiste à ce sujet somme toute assez marginal, qui se révèle après coup être une porte d'entrée privilégiée dans son œuvre. La lecture du ***Détroit de Behring, Introduction à l'uchronie***[1] nous permet en effet de comprendre à quel point l'affaire Jean-Claude Romand, racontée dans ***L'adversaire***[2], a pu frapper l'imagination de l'auteur de ***La moustache***[3] et de ***La classe de neige***[4]. Rappelons l'essentiel de cette triste et authentique histoire : le 9 janvier 1993, Jean-Claude Romand a tenté de s'enlever la vie après avoir tué tous les membres de sa famille, lesquels étaient sur le point de découvrir qu'il n'était pas médecin, comme il le prétendait, et que, tout en donnant toutes les apparences d'un professionnel occupé, il passait ses journées dans sa voiture à attendre que le temps passe. Il avait réussi à faire vivre sa famille jusqu'alors en escroquant les personnes âgées de son entourage, qui avaient une confiance aveugle dans les « placements » que le docteur Romand pouvait faire en leur nom. Mais le filon était épuisé, et le faux médecin n'avait pas la force de revenir sur dix-huit années de mensonge. Il a été condamné à la réclusion perpétuelle et est, semble-t-il, un détenu à la conduite exemplaire.

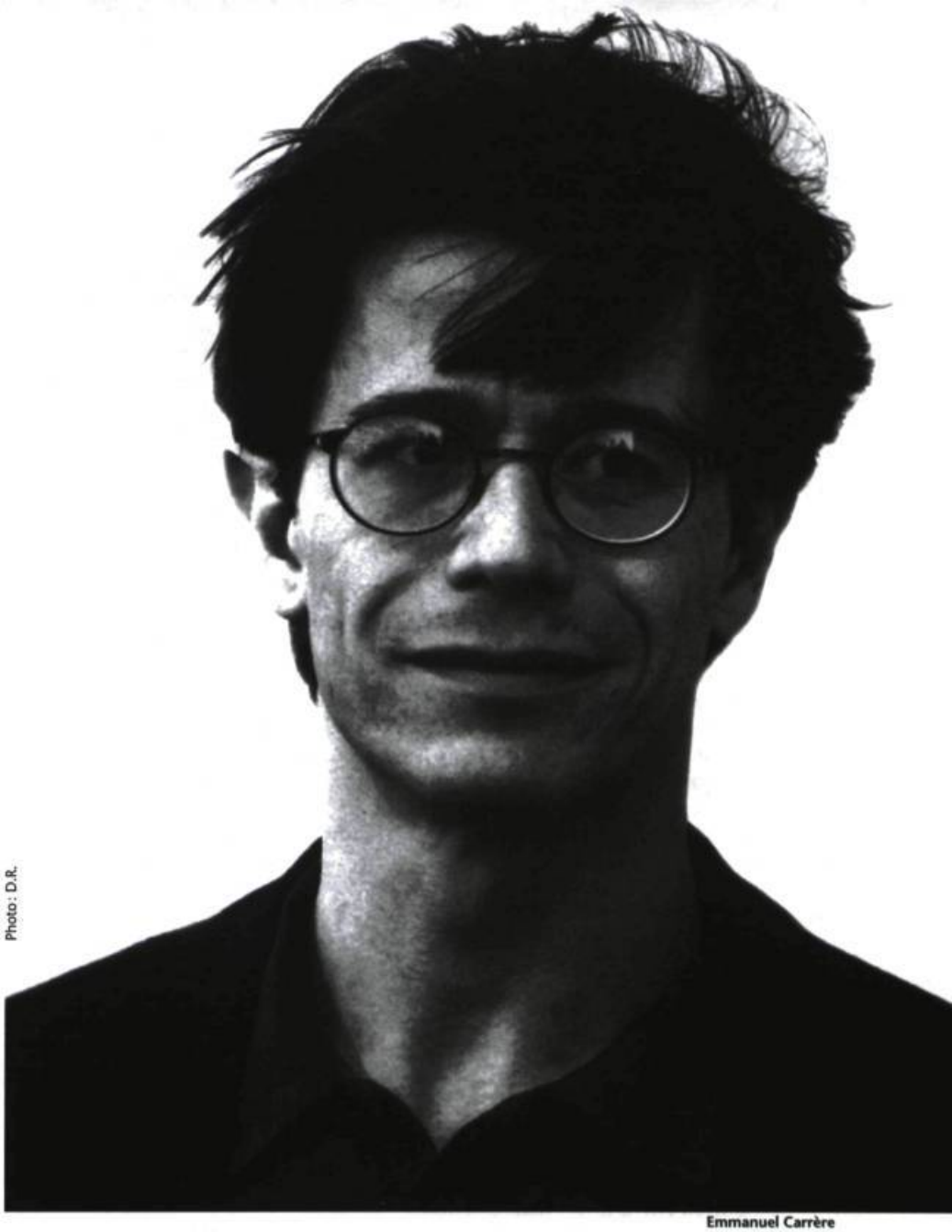

Photo : D.R.

Emmanuel Carrère

Emmanuel Carrère venait donc de découvrir, dans la réalité, un être qui avait vécu littéralement hors du temps et de la société, un personnage encore plus uchronique que ceux qu'il avait imaginés dans ses romans. Rien d'étonnant à ce qu'il veuille le rencontrer personnellement et qu'il commence la démarche qui l'a conduit à la rédaction de ***L'adversaire***, livre qui n'est pas tout à fait un roman et qu'on hésite à qualifier d'essai. Une part de fiction vient en effet cimenter les informations authentiques et Carrère oscille entre son propre point de vue et celui du personnage, qu'il essaie de comprendre.

L'art du point de vue

Il raconte ainsi les différents moments par lesquels il est passé et nous apprenons incidemment que ***La classe de neige***, où un enfant émotivement fragile découvre peu à peu que son père est un trafiquant d'organes, est en quelque sorte une étape de cette démarche, entreprise à un moment où l'auteur, après une lettre à laquelle le prévenu n'avait pas donné suite, avait renoncé à le rencontrer. C'est après avoir lu ***La classe de neige*** et en avoir été bouleversé que Jean-Claude Romand a finalement répondu à la demande d'Emmanuel Carrère et accepté de le rencontrer. L'auteur a également pu assister au procès et observer l'accusé au moment où on l'obligeait à revivre les différentes étapes de son histoire. Du coup, Carrère avait accès à une information privilégiée, mais il ne voulait pas en faire un banal récit événementiel pour voyeurs, ce que la presse à scandale se charge de faire quotidiennement. Pour traquer l'humain derrière l'inhumain, le sujet derrière celui qui demeure un monstre, Carrère avait compris que « l'objectivité est un leurre »

et « qu'il lui fallait trouver [sa] place face à [cette] histoire[5] ». C'est en ne se défilant pas devant cette obligation qu'il a donné à son livre toute sa force : obliger le lecteur à prendre lui aussi sa place dans cette narration.

L'art d'adopter un point de vue et d'y faire entrer son lecteur est en l'occurrence ce qui distingue Carrère en tant que romancier, qui, fasciné par l'uchronie, joue doublement sur la frontière parfois trouble entre réalité et fiction. ***La moustache*** demeure à cet égard une réussite impressionnante.

Avoir ou non une moustache

Un soir, alors qu'il se prépare à sortir avec sa femme Agnès pour aller dîner chez des amis, le protagoniste de ***La moustache*** imagine de raser les poils qui ornent sa lèvre supérieure depuis une dizaine d'années. Agnès ne remarque rien, ou feint de ne rien remarquer. D'un naturel facétieux, elle veut sans doute le taquiner. Il attend alors avec impatience la réaction qu'elle aura chez leurs amis. Mais la soirée se passe sans que personne ne fasse allusion à l'absence pourtant remarquable de moustache. Agnès aura prévenu leurs amis, pense-t-il, en même temps qu'il trouve que la plaisanterie a assez duré. Au retour, il lui demande enfin carrément ce qu'elle pense de son nouveau visage. Agnès, étonnée (ou feignant de l'être ?), regarde son mari et lui dit très sérieusement, avec même un peu d'inquiétude dans la voix, qu'il n'a jamais eu de moustache.

Cela pourrait être une nouvelle, c'est le début d'un roman qui tournera au cauchemar pour le protagoniste. En effet, Agnès continue de soutenir, en dépit des photos où il se voit moustachu, qu'il a toujours été parfaitement glabre ; si bien qu'il finit par se demander si l'un d'eux – sans doute elle – n'est pas en train de devenir fou. Peu à peu, des pans entiers de sa vie avec Agnès semblent lui échapper ; ils n'ont plus les mêmes souvenirs, ils ne vivent plus la même réalité. Le dénouement – dont il ne faut rien dire ici – ne sera possible que lorsque la moustache aura entièrement repoussé.

L'effet de suspens de ce roman repose sur une utilisation remarquablement originale et maîtrisée du point de vue narratif. Le récit est raconté à la troisième personne, mais entièrement dans la perspective du protagoniste, exactement comme si c'était lui qui racontait sa propre aventure. En effet, nous n'avons accès qu'à sa perception à lui, à son optique limitée d'individu subjectif, mais le fait que le narrateur extérieur prenne en charge le récit incite subtilement le lecteur à croire que cette sensation est objective, qu'elle correspond à la réalité de l'action romanesque. C'est pourquoi nous « vivons » pratiquement le conflit qui l'oppose à Agnès, car le narrateur n'épouse jamais complètement son point de vue à elle. Ainsi, nous avons accès à ce qu'elle dit, mais nous ne pouvons pas être certains de ce qu'elle pense, d'où l'incertitude que nous partageons avec le personnage. Et nous en arrivons à nous demander, comme lui, s'il n'est pas en train de perdre le sens de la réalité, attendu qu'ils n'ont plus les mêmes éléments de références, que l'un d'eux est en quelque sorte entré en uchronie. Le choix de cette perspective narrative est maintenu de main de maître avec une logique rigoureuse du début à la fin de l'histoire, et commande d'ailleurs plusieurs détails en apparence anodins (par exemple, le nom du protagoniste n'est jamais mentionné). On perdrait tout l'effet de cette construction narrative si on adaptait ***La moustache*** au cinéma (comme on a pu le faire pour ***La classe de neige***). En effet, il faudrait choisir de mettre ou non une moustache au comédien, et ce choix fait par le cinéaste se substituerait malencontreusement à celui que doit constamment faire le lecteur.

C'est en ce sens, il me semble, que, au-delà de leurs propos respectifs, ***La moustache*** et ***L'adversaire*** se rejoignent : ils ne permettent pas au lecteur de se défiler. Dans le premier, le lecteur est habilement amené à se retrouver dans la peau du personnage ou à le tenir dès le départ pour fou et à considérer son histoire de l'extérieur. Cette simple alternative n'est cependant plus possible dans ***L'adversaire*** parce qu'il s'agit d'emblée d'événements horribles donnés pour vrais. Or, la fascination et la curiosité que de tels événements provoquent mettent en cause quelque chose de malsain que ne camouflent qu'imparfaitement les bonnes intentions et qui n'a pas échappé à Emmanuel Carrère. NB

1. Emmanuel Carrère, ***Le détroit de Behring, Introduction à l'uchronie***, P.O.L, Paris, 1986, 122 p.
2. Emmanuel Carrère, ***L'adversaire***, P.O.L, Paris, 2000, 221 p. ; 27,95 $.
3. Emmanuel Carrère, ***La moustache***, P.O.L, Paris, 1986, 186 p.
4. Emmanuel Carrère, ***La classe de neige***, P.O.L, Paris, 1995, 171 p.
5. Emmanuel Carrère, ***L'adversaire***, p. 205.

Emmanuel Carrère a publié : ***Werner Herzog***, Edilig, 1982 ; ***L'amie du jaguar***, Flammarion, 1983 ; ***Bravoure***, Prix Passion 1984, Prix de la Vocation, 1985, P.O.L, 1984 et J'ai lu, 1990 ; ***La moustache***, P.O.L, 1986 et Folio, 1987 ; ***Le détroit de Behring, Introduction à l'uchronie***, Grand Prix de la science-fiction 1987, Prix Valery Larbaud 1987, P.O.L, 1986 ; ***Hors d'atteinte ?***, Prix Kléber Haedens 1988, P.O.L, 1988 et Folio, 1989 ; ***Je suis vivant et vous êtes morts, Philippe K. Dick, 1928-1982***, Seuil, 1993 ; ***La classe de neige***, Prix Femina 1995, P.O.L, 1995 et Folio, 1997 ; ***L'adversaire***, P.O.L, 2000.

Emmanuel Carrère
L'ADVERSAIRE
P.O.L, Paris, 2000, 221 p. ; 27,95 $

Sait-on jamais ce qui se passe dans la tête des gens ? Sait-on vraiment jusqu'où peut mener la peur ? l'affabulation ? la spirale du mensonge ? Comment reconnaît-on la sincérité ? l'imposture ? Voilà bien des questions que l'entourage de Jean-Claude Romand a dû se poser dans les premiers jours de janvier 1993. Personne n'aurait imaginé un seul instant que Jean-Claude, ce « gentil » médecin à la brillante carrière et à la vie apparemment sans histoire, était alors en train d'assassiner froidement toute sa famille.

Emmanuel Carrère a voulu comprendre. Il a pris contact avec le meurtrier. Voici, dans une espèce de reportage qui emprunte la forme d'un roman, qu'il décrit comment s'est échafaudé le fragile équilibre d'une vie bâtie sur le mensonge, rompu avec fracas au bout de près de vingt ans. Troublante, cette incursion dans le domaine de la mythomanie ! Ce récit invraisemblable, on l'aurait souhaité sorti tout droit de l'imagination fertile du romancier. D'autant plus que sa véracité heurte de plein fouet notre intelligence et notre discernement : comment un être peut-il berner pendant si longtemps parents, femme, enfants, amis ?

Ce cas extrême, raconté par Emmanuel Carrère, en rappelle pourtant d'autres – heureusement moins dramatiques mais jamais sans conséquences –, que chacun rencontre un jour ou l'autre : vantardise, vanité, petite lâcheté, mensonge éhonté, duperie, fraude. Voilà une belle occasion de réfléchir au sens du mensonge. « Comment se serait-il douté qu'il y avait pire que d'être rapidement démasqué, c'était de ne pas l'être… ». On se rendra vite compte qu'une petite lâcheté, pour peu que celui qui la commet soit alors en proie à une pathologie mentale, peut se transformer en la pire des horreurs. NB

Sylvie Trottier